

CONTROL

Entrée et participation libres

USA – 2007 – 1h59min

Réalisation

Anton Corbijn

Scénario

[Matt Greenhalgh](#)

Montage

Andrew Hulme

Avec

Sam Riley (Ian Curtis)

Alexandra Maria Lara (Annik Honoré)

Joe Anderson (Peter Hook)

[Harry Treadaway](#) (Stephen Morris)



Synopsis

La vie de Ian Curtis, leader du groupe mythique de rock anglais Joy Division. Tirailé entre sa vie de famille, sa gloire naissante et son amour pour une autre femme, Ian Curtis s'est suicidé le 18 mai 1980, à la veille de la première tournée américaine du groupe qui s'annonçait triomphale. Ian Curtis a changé le rock, sans le vouloir, sans le savoir.

Un mythe vampirisé au réel. L'enfer, c'est moi

Le parti-pris de Corbijn consiste à confondre, mêler, happer le mythe au réel. Une vie ordinaire filmée en plans fixes sans d'autres effets que celui de sa mise en scène. Un cadre géométrique, où chaque élément s'agence avec une minutie du détail ne laissant rien au hasard, d'autres diront à la vie. Des intérieurs nus, découpés d'objets épars, pour une épure visuelle reprenant celle d'un scénario en coupes sèches. Matt Greenhalgh n'évite pas seulement le piège illustratif de la vie de groupe. Il la chuinte tout à fait, donnant une résonance particulière à Bob Gretton, manager du groupe, ainsi qu'à Tony Wilson, patron du label Factory.

Gretton, bien dans son corps et sa gouaille rieuse, devient double british d'Huggy les bons tuyaux. Manager dont le bagou et le système D contrastent avec les airs cravatés upper class de Tony Wilson, Gretton incarne surtout l'archétype du cool version late seventies servant de soupape comique face à Curtis tout en sobriété dépressive, à l'intime comme sur scène.

Prisoner of love :un cinéaste à l'image de son idole

Corbijn construit son personnage sur la tension entre intériorité et explosion. Au mutisme de la vie quotidienne, créant vide, distance et fuite en apnée, correspond la catharsis de la musique, la déflagration scénique, l'épilepsie. Deux extrêmes qui se dédoublent dans les sentiments qu'ils provoquent - l'éloignement contre la proximité brûlante, pour un écart des corps que Corbijn orchestre au métronome de sa mise en scène.

Si les concerts comptent parmi les scènes les plus réussies du film, c'est qu'ils résonnent de vie. Une frontière extérieur/intérieur que la caméra saisit à distance, en plan large, ou à l'inverse très près des corps, dans la veine de cette première au Granada Show de Tony Wilson en Septembre 78, où le groupe, d'abord rigide, monte lentement la sève de Transmission avant de l'achever par une transe de grand froid.

Curtis reste le plus souvent immobile. Muet face à sa femme à l'intime, rivé à son micro sur scène, ne délaissant celui-ci que pour sa danse mécanique d'un Sisyphes courant paniqué après son propre corps, sa propre vie. Corbijn garde donc sa révérence au mythe mais n'oublie pas d'abîmer son idole. Accablé de déshérence, Curtis n'embrasse pas forcément sa fille qui vient de naître. Il berce d'une main distante son landau noir comme la mort, s'effondre en plein sexe avec sa femme, la délaisse, l'abandonne assise sur les marches de chez elle, le regard vide.

Associer l'art à son antithèse. Control ou le cauchemar du domestique

Fallait-il donc résumer le mal être de Curtis à son indécision, sa culpabilité face à sa liaison avec la jeune journaliste Belge Annick Honoré ? Sans doute l'importance de l'événement est-il hypertrophié du fait même de la source, le livre de Deborah Curtis plaçant l'excellente Samantha Morton au centre noir du film. Une contrainte de production que Corbijn transforme en choix d'auteur. Il s'empare du mythe pour le descendre à la rue. Ce n'est pas qu'il le brise, bien au contraire. Son Curtis en type ordinaire ravive le mythe originel du rock. Celui d'un fond de classe dont le mal-être adolescent mis en poème suffirait à faire naître le génie. Dont acte.